

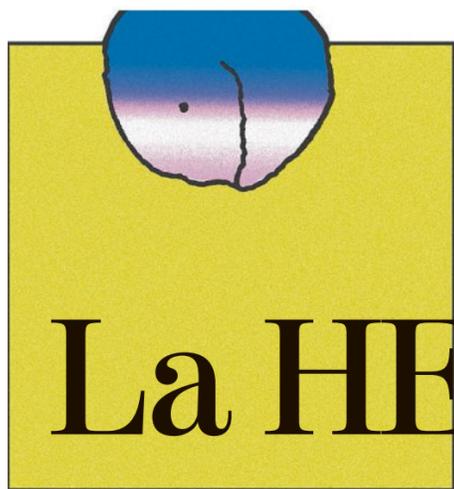
Tribune de Genève

Numéro spécial

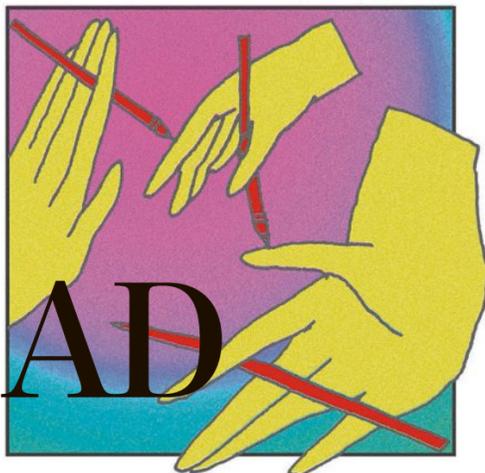
Avec Guide TV

Illustration: Naomi Blidariu

Le média genevois. Depuis 1879 | www.tdg.ch | OLENA — LEADING NEWS — NEWSPAPER ALLIANCE



La HEAD

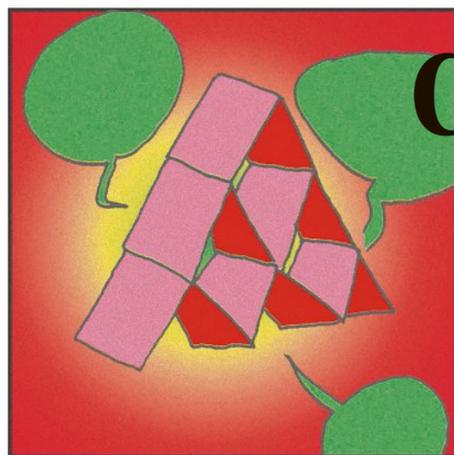


Ce numéro spécial a été en partie dessiné par des étudiantes et étudiants en illustration de la HEAD, installés pendant une semaine dans la rédaction. Découvrez leur travail dans notre cahier du week-end.

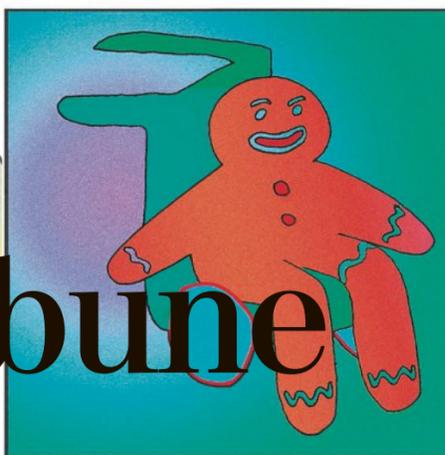


Boulangers genevois Des douceurs au parfum de solidarité

Pour la Journée internationale des personnes handicapées, les artisans boulangers-confiseurs genevois se sont unis avec Pro Infirmis pour une initiative de soutien originale. Leurs saints Nicolas ont été revus pour symboliser d'une part le handicap, car il leur manquait un bras ou une jambe, et d'autre part la solidarité, car «Nous sommes tous de la même pâte», comme dit le slogan de cette opération. Et vu le succès, tout le monde a mis la main... à la pâte. **Page 6**

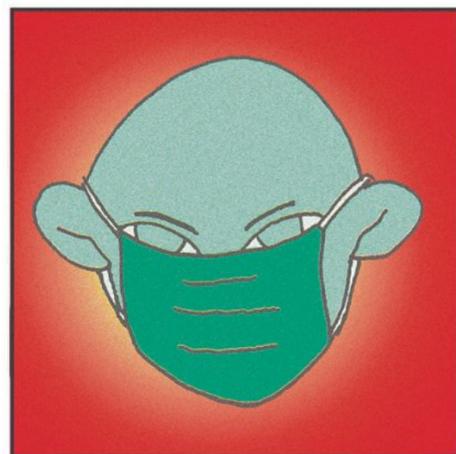


Dessine la Tribune



Pandémie Berne et Genève adaptent leurs dispositifs

Les mesures radicales décidées par l'Autriche pour endiguer la 5^e vague de la pandémie n'ont pas inspiré le Conseil fédéral, qui a dévoilé les siennes. Cependant, dès le 13 décembre, un certificat Covid destiné aux seuls vaccinés ou guéris sera disponible sur base volontaire. À Genève, face à la poussée des contaminations dues au variant Delta et à la nécessité d'accompagner la détection d'infections causées par le variant Omicron, l'accès à une troisième dose de vaccin dès 16 ans devrait être opérationnel pour la mi-décembre. Nos pages spéciales reviennent sur le détail des dispositions prises par les autorités fédérales et cantonales. Non sans explorer la possibilité d'envisager un tour de vis supplémentaire dans un avenir proche. État des lieux et prospective. **Pages 3 et 4**



Interview Patrick Sébastien, saltimbanque boulimique

Il fut un pilier de la télévision publique. Il reste un incroyable imitateur, qui ne dédaigne ni d'écrire ni de jouer la comédie. Et son «Plus grand cabaret du monde», il l'a transformé en une sorte de gigantesque club itinérant qui sera de passage à l'Arena le 31 décembre. En guise d'apéro, celui qui a aussi lancé dans le métier Dujardin, Dupontel ou Dion revient sans filtre sur sa carrière, ses amitiés, sa personnalité et sa vie d'artiste. Pour le bagou, pour les souvenirs et les anecdotes, entretien avec un sacré bon client. **Page 28**



PUBLICITÉ

Des cadeaux photos personnalisés à prix magiques

Jusqu'à **25%** sur tout + port offert*

code promo **XM21TDG3**

smartphoto.ch/xmas

Offre valable plusieurs fois jusqu'au 28.02.22
*15% dès 1.-, 20% dès 50.-, 25% dès 70.-
+ port offert en livraison standard dès 50.-

smartphoto

L'éditorial

Dessine-moi un journal

Frédéric Julliard Rédacteur en chef

Ce numéro de la «Tribune de Genève» est exceptionnel. La rédaction a accueilli dans ses murs, pendant une semaine, des étudiantes et étudiants en illustration de la HEAD, qui ont dessiné cette page une et l'ensemble du deuxième cahier.

BD, illustration d'humour, dessins à la plume, à l'ordinateur, au crayon de couleur: la variété des styles que vous

découvrirez dans notre cahier du week-end montre la richesse et la diversité des talents de cette haute école genevoise à la réputation internationale, mais aussi à quel point le terreau local reste riche, près de deux cents ans après les premières histoires illustrées de Rodolphe Töpffer.

C'est justement à l'occasion de la remise des Prix Töpffer, dans la ville de

l'inventeur de la bande dessinée, que la HEAD et la «Tribune de Genève» ont décidé de lancer cette opération, à la fois dans le journal papier et sur nos plateformes numériques.

Avec cette édition très spéciale, nous espérons, chère lectrice, cher lecteur, ouvrir une fenêtre colorée et créative dans une période particulièrement difficile à vivre. **Pages 15 à 28**

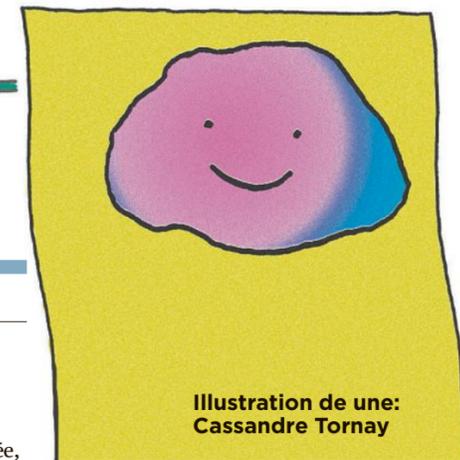


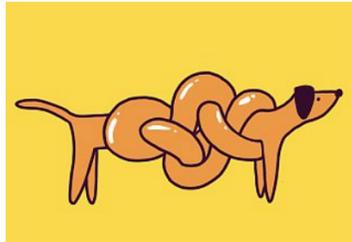
Illustration de une: Cassandra Tornay



Week-end

Animaux

Soins tout doux pour toutous et matous. **Page 23**



VICTOR MAGNE



THÉO DUCOMMUN

9^e art

Genève aura son musée de la BD. M'enfin! **Page 19**

Histoire vraie

Elle retrouve son père grâce à un test ADN. **Page 22**



VICTOR MAGNE

Une semaine à la TdG: le strip de Margot Herbelin.

Pages 16-28



EN DIRECT DE LA **Tribune**

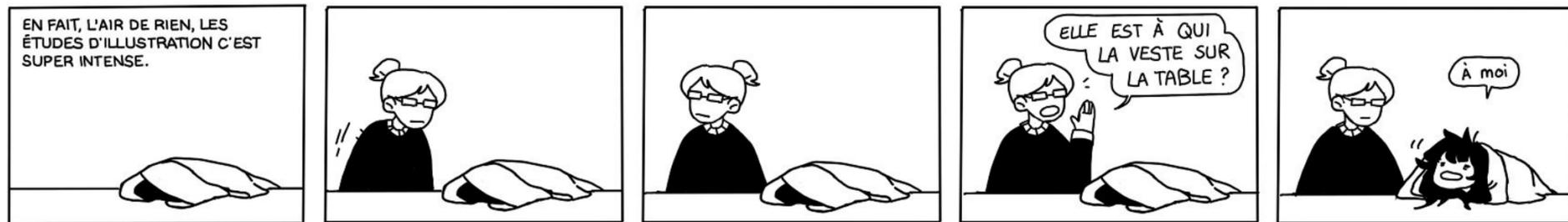
Genève QG de la BD

À l'occasion de la remise des Prix Töpffer, des étudiants de la HEAD s'emparent de votre cahier du samedi.



Illustration: **ROBIN PHILDIVS**
Contrôle qualité





Comment devenir l'auteur **BD** du futur

Philippe Muri Texte
Nawfel Rouibah Illustration

Ils sont arrivés avec leurs stylos, leurs pinceaux, leurs tablettes graphiques et leurs boîtes d'aquarelle. Depuis lundi dernier, une quinzaine d'étudiant-e-s en illustration de la Haute École d'art et de design (HEAD) ont investi nos locaux. Leur objectif? S'emparer des pages de ce journal, afin d'en illustrer une grande partie du contenu. «Pour la «Tribune de Genève», ce partenariat avec la HEAD est une première, explique Frédéric Julliard, rédacteur en chef. L'idée est de montrer, à l'occasion de la remise des Prix Töpffer, à quel point le terreau genevois est riche en matière d'illustration et de bande dessinée. Pour les étudiantes et étudiants, il s'agit à la fois de présenter leur travail à un large public et de se confronter à des délais serrés et au monde de l'illustration de presse. Nous leur laissons une grande liberté pour exprimer leur talent et leur personnalité, quitte à faire sauter le cadre habituel du journal. À charge pour eux d'illustrer la une et l'ensemble du cahier du week-end.»

Forger un vocabulaire personnel

Pour encadrer ces étudiant-e-s âgés de 20 à 24 ans, deux professeurs attentifs. Raphaël Widmer est adjoint au département communication visuelle de la HEAD. Diplômé de la Haute École des arts du Rhin, Clément Paurd enseigne pour sa part l'image et le récit au sein de la haute école. Responsable du bachelor en illustration lancé par la HEAD en septembre 2021, l'auteur français a publié le roman graphique «La traversée» en 2019. On a pu voir ses dessins notamment dans «Libération», «XXI» ou aux Éditions Gallimard Jeunesse. Un spécialiste de la narration en images, qui sait distinguer un trait fragile d'un dessin abouti.

Après avoir professé dans deux établissements à Paris, il dispense ses cours à la HEAD depuis 2018. Comment voit-il son enseignement? «En produisant des pages, les étudiants sont amenés à se questionner sur le dessin, mais aussi sur la composition, le cadrage, le rythme, l'écriture. Ils sont incités à se forger petit à petit un vo-

cabulaire personnel. La bande dessinée est plus complexe qu'on ne pense. Avec d'autres professeurs, nous pointons les endroits où ça ne fonctionne pas.» Afin de donner des pistes aux futurs pros du dessin, il faut des enseignants possédant un univers visuel affirmé. Ce fut notamment le cas d'Albertine, chargée de cours en sérigraphie et illustration à la HEAD de 1996 à 2014. Aujourd'hui, la Haute École genevoise peut compter sur Helge Reumann, plusieurs fois lauréat du Prix Töpffer, mais aussi sur Olivier Riechsteiner et Claudy Iannone, spécialistes de l'animation. Benjamin Stroun, lui, enseigne l'histoire de la bande dessinée. D'autres artistes inter-

viennent ponctuellement ou régulièrement, à l'image des Genevois-e-s Nadia Ravisconi, Peggy Adam, Christoffer Ellegaard et Thomas Perrodin. Des auteurs-trices confirmé-e-s également, tels Dominique Goblet, Aurélie William Levaux, Juliette Mancini ou tout récemment Catherine Meurisse.

À Genève, l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration (ESBDI) propose également une formation pratique et théorique permettant de découvrir toutes les potentialités du métier: mise en scène, personnages, décors, dialogues, mise en couleur, etc. Ce cursus à temps complet dure deux ans. Au sein de l'équipe pédagogique, on trouve notamment les bédéastes Isabelle Pralong, Nadia Ravisconi, Joëlle Isoz, Yanniss La Macchia et Tom Tirabosco. La formation à la HEAD s'accomplit pour sa part en trois ans.

Faut-il être un virtuose du dessin pour suivre ces cours? «Pas forcément», ré-

pond Julie Enckell Julliard, responsable du développement culturel à la HEAD. «Ce qu'on recherche avant tout, c'est une singularité dans l'approche. L'école accompagne l'épanouissement de ces singularités.» L'enseignement, en somme, contribue à accélérer une originalité déjà en germe. «On essaie d'encourager une forme de dépassement de leurs qualités techniques chez nos étudiants.»

Diversifiée, la formation passe entre autres par le travail de la structure narrative, la mise en page, le rythme, la composition, les différents plans, le découpage. Mais aussi la pratique de la couleur, le rapport texte/image, l'écriture. Les étudiants s'intéressent également à l'animation, en se concentrant sur le story-board et le montage. La présence sur les réseaux sociaux est aussi abordée. «Chacun doit trouver la forme idéale pour son propos», souligne Julie Enckell Julliard. Du-

«Nos étudiants sont incités à se forger petit à petit un vocabulaire personnel. La BD est plus complexe qu'on ne pense.»

Clément Paurd Responsable du bachelor en illustration à la HEAD



Rencontre avec six étudiants de la HEAD, qui signent leurs autoportraits

Trouver une ligne solide

Sophie Anderegg, 23 ans, étudiante en 1^{re} année illustration.

Avant d'entrer à la HEAD en septembre, elle a fréquenté le Ceruleum, à Lausanne. Une école d'arts visuels où elle a notamment eu comme enseignants des peintures telles que Wazem, Denis Kormann, Krum ou Mara. «Cette étape m'a permis de structurer mon envie de dessin, plutôt du côté de l'illustration», relève la jeune femme, qui se voit volontiers, au terme de ses études, poser sa griffe sur des objets et des fanzines, voire – pour quoi pas – ouvrir un local pluriculturel au sein d'un collectif. À la HEAD, Sophie Anderegg est venue approfondir sa pratique. «Aujourd'hui, une personne qui dessine est obligée de toucher à de nombreux domaines: dessin de presse, BD, animation, graphisme, mise en page, etc. J'ai envie de tester différentes pratiques afin de trouver une ligne construite et solide.» La for-

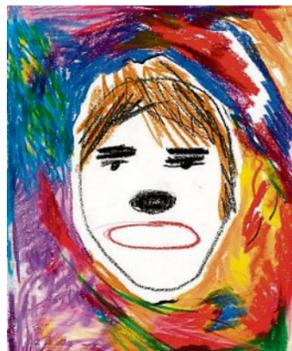


mation qu'elle a entamée répond à ses attentes. «Les infrastructures de l'école débouchent sur une offre vaste. Il faut aller chercher ce qu'on a envie de creuser. J'ai déjà pu découvrir des genres que je ne connaissais pas: la photo, la mode design, la narration interactive...» Le futur ne lui fait pas peur. «Il faut savoir se démarquer. Si l'on construit un projet viable, il n'y a pas de raison de s'inquiéter.» **PMU**

Le dessin ou la théologie

Olivier Conrad, 19 ans, étudiant en 1^{re} année illustration.

S'il a toujours été passionné par le dessin, ce jeune Suisse alémanique ne pensait pas forcément s'orienter un jour vers un domaine purement graphique. «Après le gymnase à Thoun, en arts visuels, j'hésitais entre des études de mathématiques, de philosophie ou de théologie», raconte-t-il. Et puis le Covid est arrivé, qui a bouleversé tous ses plans. «Mon père m'a incité à faire un concours pour me permettre d'entrer dans une école d'art. Je ne regrette pas ce choix. J'ai bien l'intention d'aller au bout de mes trois ans et d'obtenir mon bachelor. En revanche, je ne suis pas encore sûr de persévérer dans cette voie.» Par la suite, Olivier Conrad n'exclut pas de se tourner vers la théologie. «Il existe des liens avec ce que j'apprends aujourd'hui. Si l'on veut dessiner les gens, il faut savoir les comprendre. Dans ce contexte, les



émotions se révèlent importantes. Au sein de l'Église, ces critères s'avèrent également essentiels.» En attendant, la HEAD lui permet de progresser à grandes enjambées. «Je n'avais jamais réalisé de bande dessinée auparavant. Là, j'ai clairement élevé mon niveau, progressé au niveau de la vitesse d'exécution, du rendu des expressions et de la manière de raconter une histoire.» **PMU**

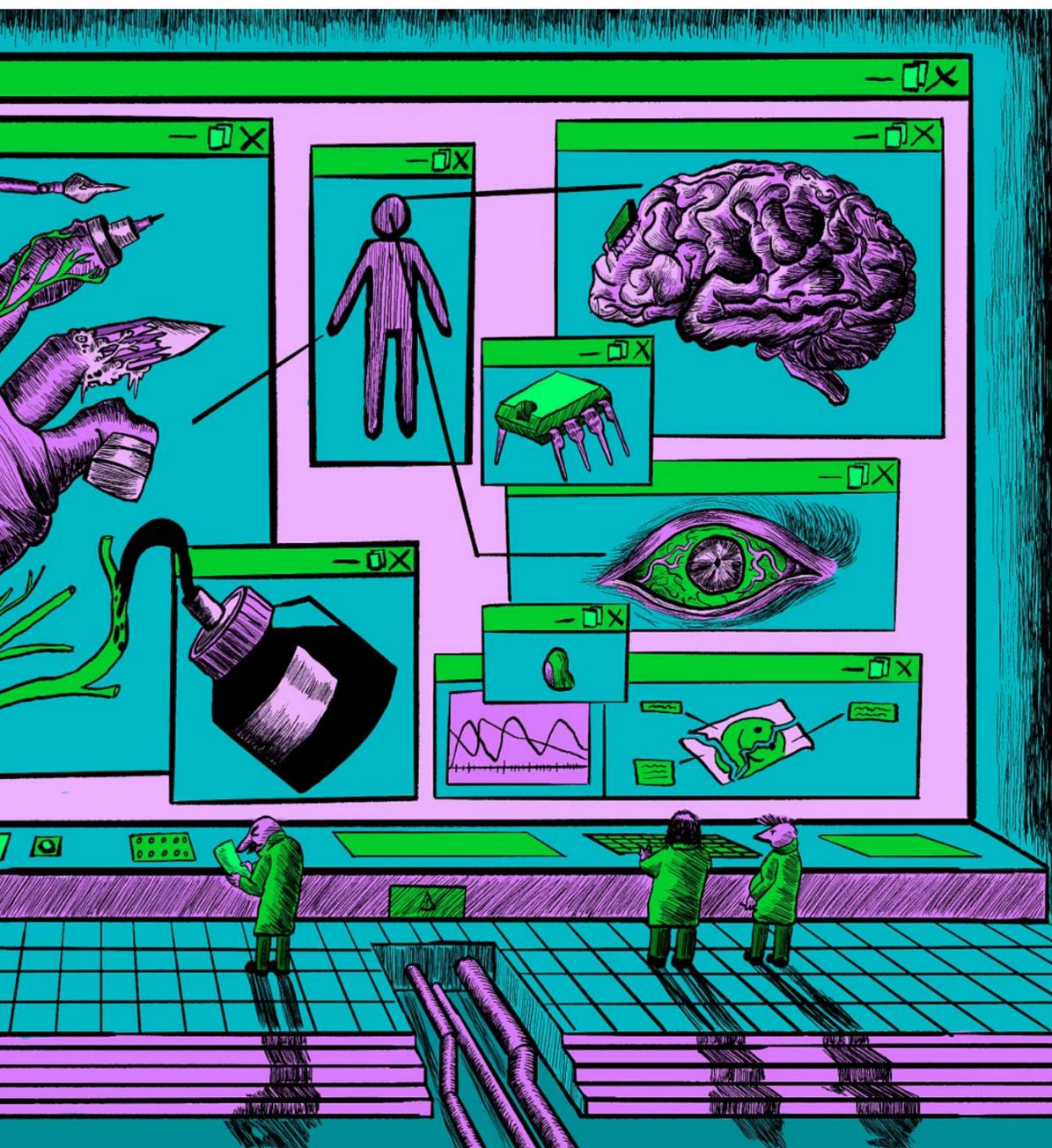
Larcenet en moteur

Nawfel Rouibah, 20 ans, étudiant en 2^e année illustration.

Tous les enfants dessinent. Mais s'arrêtent souvent à l'adolescence. «Moi, j'ai continué, mais sans volonté initialement d'en faire une profession», raconte ce titulaire en France, qui a toujours aimé raconter des histoires. Au lycée, il se rend compte qu'il existe des formations dans le domaine du dessin, et ça le titille. Lecteur de Manu Larcenet, Moebius et Art Spiegelman – «des moteurs pour l'inspiration» – il passe par l'École des beaux-arts de Genevois (EBAG), à Annemasse, avant de rejoindre la HEAD. Qu'y découvre-t-il? «Une formation très intéressante dans son côté créatif, avec énormément de variété. On ne nous apprend pas à dessiner d'observation, mais bien à créer une identité visuelle qui se démarque.» Celle de Nawfel Rouibah tend vers un univers peu réa-



liste, en noir et blanc. «Mais j'ai plusieurs manières de dessiner. Je n'ai pas envie de m'enfermer dans un seul style», assure celui qui aimerait idéalement s'inscrire plus tard dans une démarche d'auteur, après un master qui lui permettrait d'approfondir encore ses compétences. «Je voudrais me tourner vers la bande dessinée, tout en sachant que c'est compliqué de ne faire que ça.» **PMU**



rant la formation, les moyens acquis permettent de répondre à des travaux de commande et des mandats. «L'adaptabilité au monde professionnel est essentielle. Il ne faut pas rester figé dans un seul format.» La fin du cursus est consacrée à des projets personnels et collectifs autour de l'édition traditionnelle et numérique. Un système de tutorat et de suivi personnalisé contribue à renforcer la personnalité de chaque étudiant.

Sur tous les supports

«Il s'agit de créer des profils super polyvalents», insiste Clément Paurd. Pour vivre de leur art, les futurs dessinateurs ont intérêt à se sentir à l'aise dans différents domaines et sur tous les supports, numériques (de plus en plus) et traditionnels. La bande dessinée d'auteur, le livre jeunesse ou le court-métrage d'animation offrent des débouchés, tout comme le dessin de presse, l'affiche, ou

le travail de mise en page. «Il existe un vaste panel de possibilités.»

In fine, au sortir d'une formation très complète dispensée en trois ans, les débouchés ne sont pas garantis. Invité à devenir un bon communicant, l'artiste fraîchement diplômé devra dénicher par lui-même éditeurs, clients et commanditaires. Il est long le chemin pour devenir le super Rodolphe Töpffer de demain.

Bande dessinée

Les Prix Töpffer sacrent une jeune plume prometteuse



On pourrait croire que ceci explique cela. Pourtant, il s'agit d'une pure coïncidence. Mais qui, pour le coup, nous remplit de joie. Illustratrice de la une de ce journal, Cassandre Tornay a remporté, vendredi, le Prix Töpffer pour la jeune bande dessinée, distinguant un auteur émergent âgé de 15 à 30 ans n'ayant pas encore publié. Avec «Boa», l'étudiante de la HEAD a convaincu le jury, séduit tout à la fois par la démarche poétique de cette histoire d'un dalmatien au cou élastique et d'un garçon aux jambes molles. Atypique, la dimension hybride de son livre, dont les pages se lisent soit en une narration suivie, soit se picorent librement, a pu déconcerter. Mais ce parti pris original a finalement rallié une forte majorité. Déroulant le fil de ses pensées, la Valaisanne de 21 ans garde dans son dessin enlevé la spontanéité du croquis. «Je suis ravie, cette reconnaissance me touche beaucoup. C'était un travail important pour moi, réalisé de manière spontanée», confie l'intéressée, atteinte au Cube du campus de la HEAD où s'est déroulée la remise des prix. Récompensant le meilleur album réalisé par un Genevois ou une Genevoise, le Prix Töpffer Genève a pour sa part été décerné à «Polly», mis en images par

Isabelle Pralong sur la belle écriture de Fabrice Melquiot. La capacité émotionnelle des dessins et la musicalité du texte ont été remarquées, de même qu'une façon d'approcher l'air du temps avec distance et originalité. Beau récit que cette histoire de genre sensible et forte. Dans un monde où l'on veut tout définir, Polly, qui ne se sent ni garçon ni fille, dérange, forcément. Primé la veille à Paris au Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, «Polly» offre une belle symbiose entre des dessins réalisés au pinceau et à la plume dans une palette volontairement réduite et des dialogues qui sonnent juste. Succédant à Dominique Goblet, lauréate en 2020, Catherine Meurisse, elle, a reçu le Grand Prix Töpffer, qui met en lumière l'ensemble de l'œuvre d'un artiste de bande dessinée francophone pour sa portée remarquable dans le paysage de la bande dessinée actuelle. En page 18, on vous dit tout sur l'auteure du récent «La jeune femme et la mer», que l'on a suivi lors d'un workshop, à la HEAD.

Philippe Muri
Illustration: Yoann Vogt

Exposition «Prix Töpffer 2021: les nominé-e-s», jusqu'au 6 décembre 9 h-18 h. CFP Arts, rue Necker 2

Vivre de l'illustration

Cassandre Tornay, 21 ans, étudiante en 2^e année illustration.

Lauréate du Prix Töpffer 2021 pour la jeune bande dessinée, cette passionnée de voyages et de dessins a toujours aimé la narration et les histoires en images. «Mais pas forcément la bande dessinée classique», précise la jeune Valaisanne originaire de Monthey. Après sa maturité en option arts visuels, elle rejoint le bout du lac. À Genève, entourée par des professeurs tels que Tom Tirabosco, Isabelle Pralong, Fred Fivaz ou Thomas Perrodin, elle passe son diplôme à l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration (ESBDI). De là, une passerelle lui a permis de rejoindre la HEAD.

«Je suis intéressée par le rapport entre le texte et l'image, ainsi que par les différentes possibilités de narration qui en découlent», raconte Cassandre Tornay, dont l'objectif, à terme, est de vivre de l'il-



lustration. «J'ai envie d'approfondir mes connaissances dans ce domaine, d'en développer des aspects contemporains. L'illustration, pour moi, s'inscrit dans un contexte large, pas seulement celui du livre.» Si elle songe à poursuivre ses études plus tard à l'étranger dans le domaine du design, elle envisage l'avenir avec sérénité. «Il faut faire confiance aux opportunités qui peuvent se présenter.» **PMU**

Image en mouvement

Margot Herbelin, 22 ans, étudiante en 3^e année illustration.

Dans son enfance, ses parents ont souvent déménagé dans des pays dont elle ne parlait pas la langue. Le dessin lui a alors servi d'outil de communication. «Il m'a aussi permis de créer des liens avec toutes sortes de gens», commente cette détentrice d'un bac scientifique en France, option science et vie de la Terre. «Par la suite, j'ai eu envie de me lancer dans ce qui me tient à cœur. Dessiner, j'ai envie d'en faire mon métier, si possible dans l'animation, le jeu vidéo, tout ce qui touche à l'image en mouvement.» Depuis qu'elle a intégré la HEAD, en 2019, Margot Herbelin a travaillé sa polyvalence. «Je ne pensais pas toucher à la mise en page et au graphisme. J'ai appris à concevoir un livre du début à la fin, à penser à son format, au public cible, ainsi qu'à me servir de différents logiciels. Tout cela nous aide à concrétiser nos projets.» Son univers personnel, elle l'a développé progressivement. Des modèles? «Oui, Marion Montaigne pour le côté spontané de sa narration. L'auteure de «Dans la combi de Thomas Pesquet» mélange l'humour et la science avec un sens affirmé de la vulgarisation. J'aime aussi Boulet et ses strips sur la vie quotidienne. Lui aussi sait très bien raconter en images.» **PMU**



Un profil atypique

Robin Phildius, 24 ans, étudiant en 3^e année illustration.

Dans sa famille, tout le monde s'exprime par l'image... sauf ses parents. «Mon grand frère est tagueur, le cadet suit une formation à l'ESBDI. Quant à ma sœur, elle dessine pour des projets liés à la petite enfance, son métier.» En sortant de l'école obligatoire, ce jeune homme fasciné par la nature et les contes, a-t-il fourbi crayons, plumes et pinceaux, lui qui hérite le travail de Robert Hainard? Pas du tout! En profil atypique, il a d'abord entamé des études d'automatisme. «J'ai arrêté au bout de deux ans. Il n'y avait pas assez de créativité.» Au Centre de formation professionnelle arts (CFP Arts), à Genève, Robin Phildius a ensuite suivi la formation «Interactive media design», développant ses capacités à créer différents sites internet et des applications pour support numérique. «Finalement, j'ai eu envie de me



tourner vers le dessin, et je suis entré à l'ESBDI. L'occasion de m'interroger sur ce que je voulais raconter et sur la manière de le faire.» La HEAD lui permet de peaufiner son bagage. Une fois son bachelors en poche, il se voit bien se diriger du côté de l'image fixe. «Pourquoi pas le livre jeunesse?» Mais il caresse aussi un autre projet: une formation d'ingénieur dans l'aviation! Atypique, on vous le dit... **PMU**



Philippe Muri Texte
Michaël Monney Illustration

Parfois, elle prend une feuille de brouillon, exécute un croquis en deux-deux. Comme elle dit: «Un dessin vaut mieux qu'un long discours». Pour l'aspect graphique, on peut compter sur elle. Catherine Meurisse a aiguisé son trait à «Charlie Hebdo» notamment, mais aussi à «Libération», «L'Obs», «Zadig», on en passe. Caricaturiste, reporter, illustratrice pour la jeunesse, elle est d'abord une autrice prolifique. Largement saluées, ses bandes dessinées lui permettent de questionner son rapport au monde. Première artiste de BD membre de l'Académie des beaux-arts, elle sait aussi trouver les mots qu'il faut pour parler de son travail. Et de celui des autres.

«Interrogez-vous: que se disent les personnages? Que ressentent-ils?»

Catherine Meurisse Dessinatrice

En ce mardi brumeux de novembre, la voilà qui déambule au deuxième étage de la HEAD, à Châtelaine. Elle y était déjà venue début septembre, pour un travail autour de la scénographie des Prix Töpffer. Là, c'est un nouveau workshop qui s'annonce. Autour d'elle, une trentaine de filles et de garçons, étudiants du bachelier en illustration lancé par la HEAD ou élèves de deuxième année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration (ESBDI). Ambiance studieuse. D'entente avec Peggy Adam et Clément Paurd, professeurs à la HEAD, la dessinatrice parisienne leur a proposé un thème qui coïncide avec les pages de son nouvel album, «La jeune femme et la mer». Dans cet opus, Catherine Meurisse évoque un typhon, imminent. «Je ne raconte pas la catastrophe, mais on la sent arriver», précise-t-elle.

Penser aux couleurs

En quatre planches format paysage, façon leporello, il s'agit pour les participants du workshop de raconter une petite histoire sur laquelle plane la menace d'une catastrophe naturelle: éruption, tsunami, incendie, coulée de boue, entre autres. «Vous pouvez raconter ce qui se passe avant, pendant ou après. Avec ce que ça implique comme tension au niveau de la narration», a précisé Catherine Meurisse en leur laissant carte blanche. «Interrogez-vous: que se disent les personnages? Que ressentent-ils? Pensez aux couleurs, elles peuvent permettre de hiérarchiser les différents plans.»

Répartis en binômes tirés au hasard, les étudiants ont relevé le défi. Dans le sillage de Catherine Meurisse et de Peggy Adam, penchées sur leurs travaux en cours, on jette un coup d'œil. Des croquis sur feuilles volantes, ou dans des carnets. De bonnes idées et du flou. Ici, des oiseaux géants sur une montagne, un volcan au regard furibard. Là, un personnage à la Miyazaki capable de changer de taille, une allumette qui va mettre le feu aux toits environnants. Avec sa partenaire Maïlis, Max a dessiné deux yokai, ces créatures surnaturelles



Une leçon de dessin signée Catherine Meurisse

Une trentaine d'étudiants de la HEAD et de l'ESBDI ont suivi un workshop avec la célèbre dessinatrice. Visite en coulisses.

propres au folklore japonais. «Le premier est un être titanesque, le second a une taille humaine», détaille l'étudiant de 19 ans. «Un tsunami menace de détruire le village où a pris place notre duo. Le titan sauve son compagnon en le prenant sur une de ses épaules. Leurs caractères antagonistes vont provoquer des situations comiques, mais ils finiront par se lier.» Pas mal du tout. Et la chute de l'histoire, y ont-ils songé? «On pensait partir sur un jeu de mots. À voir...»

Avant de pousser plus avant son storyboard, Max se souvient des conseils prodigués par Catherine Meurisse. «Elle nous a dit de bien étudier la mise en forme. De placer les bulles avec justesse et de réfléchir à la colorisation.» Content de cette expérience? «C'est intéressant de pouvoir partager l'expérience de professionnels. Hormis dans des séances de dédicace, on n'a pas souvent l'occasion de rencontrer des dessinateurs chevronnés et de leur poser plein de questions.»

Catherine Meurisse y répond volontiers. En y ajoutant les siennes. «Que voulez-vous raconter? Avez-vous pensé à varier les plans pour créer une tension dramatique? Rappelez-vous que l'expression des personnages est très importante...» Le dialogue avec les participants au workshop lui a plu. Ce qu'elle a vu également. «Il y a des styles très différents. Pas forcément aboutis et c'est bien normal. À leur âge, la petite vingtaine, mes dessins restaient

très perfectibles. Mais certains possèdent déjà un très bon coup de crayon.»

Elle aussi, à ses débuts, a bénéficié de conseils judicieux. «J'ai rencontré des professionnels à l'École Estienne, à Paris. Ils m'ont fait comprendre que les croquis que je prenais dans des carnets étaient plus intéressants que les gouaches élaborées que leur présentais. Ils ont apprécié l'énergie de ce dessin rapide et expressif. J'ai retenu la leçon.»

Une rétrospective exhaustive à Bâle

● Elle a adoré les lieux. À Bâle, Catherine Meurisse a découvert avec ravissement le Cartoonmuseum. «C'est vraiment un bel endroit pour exposer et regarder des planches de bande dessinée.» Sur trois étages, l'institution rhénane dévoile les différentes facettes de son œuvre jusqu'en mars prochain. Une rétrospective exhaustive qui s'intéresse à toutes ses publications, de ses travaux d'enfance à ses dernières collaborations artistiques. À travers ces originaux, on découvre ses influences, son processus de création, son œil acéré sur la société, son goût pour l'ailleurs et sa passion du dessin.

«L'exposition reprend en grande partie les documents exposés précédemment au Festival d'Angoulême, puis à la Bibliothèque publique d'information (BPI) du Centre Pompidou. Mais la scénographie est complètement différente, avec plusieurs planches de mon nouvel album, qui n'était pas achevé lors de l'accrochage à Paris.» Une visite s'impose. **PMU**

«Catherine Meurisse. L'humour au sérieux» Jusqu'au 13 mars 2022, Cartoonmuseum, 28, St-Alban-Vorstadt à Bâle

Familière étrangeté au Japon

● Son projet? Peindre la nature. Mais aussi renouveler sa banque d'images mentales, trop occidentales. Pour s'éloigner des motifs qu'elle connaît par cœur, Catherine Meurisse s'est rendue plusieurs fois au Japon, à Kyoto puis sur l'île d'Iki en 2018 et 2019. Des séjours inspirants. Dans «La jeune femme et la mer», un nouvel album où la poésie fait bon ménage avec l'humour, elle décrit une «familière étrangeté», un terme emprunté à Claude Lévi-Strauss dans son livre «L'autre face de la lune». «Ces mots résument bien ce que j'ai vécu au Japon, un sentiment troublant qui fait qu'on se sent à la

fois très loin et très proche de chez soi.» À l'image de ce champ de choux qu'elle dessine au pied d'un volcan fumant. «Découvrir un autre pays, d'autres couleurs et d'autres formes permet d'éviter de se répéter. Sur place, j'ai regardé des estampes, différents mangas aussi. Cela m'a incité à être plus minutieuse dans le travail des décors.» Sans perdre son sens de la caricature. «Je joue sur ce contraste, qui génère un décalage comique.» **PMU**

«La jeune femme et la mer» Catherine Meurisse, Éd. Dargaud, 116 p.



Philippe Muri Texte
Apolline Rajaonarivo Illustration

Un musée de la BD se dessine à Genève

L'institution prendra ses quartiers en 2025 à la Villa Sarasin, près de Palexpo au Grand-Saconnex. Qu'y découvrira-t-on? Les explications de Zep, l'auteur de Titeuf, très impliqué dans le projet.

On n'est encore au stade de l'esquisse. Mais à en croire Thierry Apothéloz, Genève peut se réjouir. Annoncé à diverses reprises, souhaité, un Musée de la bande dessinée prendra place à la Villa Sarasin, au Grand-Saconnex. Rendez-vous à l'horizon 2025 pour cette future institution dédiée au neuvième art, lancée et portée par le Canton. 2025? «C'est rapide, pour Genève!» a lancé le conseiller d'État jeudi soir lors d'une soirée organisée pour présenter le bâtiment de style florentin, construit entre 1830 et 1833. Présent lui aussi lors de cette partie officielle, Michel Pomatto, le maire du Grand-Saconnex, a détaillé quelques-unes des nombreuses étapes nécessaires avant l'ouverture au public. «Il y a un montage financier à mettre en place, une gouvernance à définir, ainsi que des partenariats. Il faudra un appel d'offres pour trouver un architecte. 2025, finalement, apparaît comme un délai relativement court.»

Pour porter le projet, un comité a été formé. Plusieurs auteurs font partie de cette Association pour un musée de la bande dessinée et de l'illustration (AMBDI). Parmi eux, Albertine, Chappatte, Exem et Tirabosco. Et Zep, intronisé président de l'AMBDI. Discussion avec un responsable enthousiaste.

Genève entretient depuis longtemps des liens étroits avec la bande dessinée. Ce musée, c'est une forme de consécration?

Même si la reconnaissance apparaît un peu tardive, il existe depuis une quarantaine d'années un fort engouement autour de la bande dessinée à Genève. Je me rappelle des événements organisés dans les années 80, le festival Twist et scooter à Marignac, les premières grandes expositions mises sur pied par la galerie Papiers Gras. Un travail pionnier dans des espaces en soi déjà assez muséaux. La pratique d'exposer des originaux ne date pas d'hier.

Cette future institution répond-elle à un manque flagrant?

Il semblait assez évident que Genève exprime un peu de fierté par rapport à un patrimoine BD lié à Rodolphe Töpffer. J'ai visité plusieurs musées de la bande dessinée à Angoulême, à Bruxelles, à Séoul et aux États-Unis. À chaque fois, j'ai été stupéfait de constater qu'on y évoquait Genève à travers la figure de l'homme qui a inventé la bande dessinée. Ici, on parle finalement très peu de lui. Sur son buste, il est juste mentionné qu'il s'agissait d'un caricaturiste. Le fonds que possède la Bibliothèque de Genève (BGE) est magnifique. Il vaut la peine de le valoriser. Et de le mettre en écho avec la bande dessinée contemporaine.

Que vont découvrir les visiteurs?

Ce musée a pour vocation d'intéresser un vaste panel de gens. J'espère qu'il montrera toutes les bandes dessinées, et pas seulement le versant suisse ou genevois. J'aimerais qu'il soit à la fois un lieu pour les spécialistes et le grand public, les curieux dont les connaissances se limitent peut-être aux Schtroumpfs ou à Titeuf. Il faut que ce soit un lieu vivant et assez festif.

Pourquoi installer le musée au Grand-Saconnex, dans un endroit plutôt décentré?

Plusieurs lieux ont été visités. Pour finir, la Villa Sarasin, proche de Palexpo, a remporté l'adhésion générale. Les endroits disponibles en ville comportaient toujours énormément de défauts et d'importantes contraintes. Pendant longtemps, le projet a tourné autour de l'ancien Musée de l'horlogerie. Parfait pour exposer des bijoux ou des montres, mais pas idéal pour des formats plus grands. Par ailleurs, le bâtiment n'offrait pas vraiment d'espace sur l'extérieur. À la Villa Sarasin, il existe des possibilités d'extension. La Ferme Sarasin toute proche a déjà accueilli des festivals BD. Situer ce musée près de l'aéro-

port constitue un pari. On sait qu'en matière de culture, le Genevois rechigne à s'éloigner du centre-ville. Mais on y croit. Le lieu possède du potentiel. Ça peut être un endroit où l'on va passer le dimanche avec ses enfants. Le jardin autour est magnifique, il y aura un res-

taurant. Comme configuration, cela ressemble à ce qui a été réalisé à la Fondation Beyeler, qui, pour le coup, est encore beaucoup plus excentrée.

La muséographie s'inspirera-t-elle de celle d'exemples probants, tel le CartoonMuseum à Bâle?

Forcément, il faut prendre en compte ce qui a été réalisé ailleurs. Mais je dirais que la Suisse romande a déjà une bonne expérience en matière de scéno-

graphie BD. Plusieurs grands festivals - Sierre, BDFIL, Delémont - ont présenté au fil du temps de magnifiques expositions. Le musée de Saint-Maurice, en Valais, fait aussi la part belle à la bande dessinée depuis plusieurs années. L'idée, ici, c'est de montrer tout le travail de création à travers de nombreux documents originaux.

Des auteurs vont-ils mettre leurs planches en dépôt ou céder quelques-unes de leurs œuvres?

Un musée implique l'idée de constituer une collection. Le problème, c'est que l'on amasse une espèce de trésor que, pour finir, on montre peu. Une exposition permanente ne m'apparaît pas très sexy. Les gens ont envie d'accrochages qui se renouvellent. Aujourd'hui, c'est relativement facile de mettre en avant la bande dessinée, parce que de nombreux auteurs sont encore vivants et souvent assez désireux de montrer leur travail. Quand on le leur demande, ils prêtent leurs œuvres. Certains musées souhaitent qu'on leur fasse des prêts perpétuels, d'autres achètent. Il y a différentes manières de procéder. Il faudra trouver un modus vivendi en fonction du budget du musée. Je pense qu'il y aura beaucoup de dons. Une fois qu'un musée existe, il reçoit beaucoup de pièces.

Certains collectionneurs possèdent des trésors. Se sont-ils manifestés?

Quelques-uns, oui. Mais on en est au stade de la prise de contact, puisque techniquement, le musée n'existe pas encore. Je pense qu'on constituera assez vite un fonds.

Le musée sera-t-il uniquement consacré à la BD?

Son nom de travail est le Musée de la bande dessinée, de l'illustration et du dessin de presse. L'intituler Musée du dessin ou Musée de l'image dessinée aurait été trop flou. Majoritairement, on y verra de la bande dessinée, mais il y aura certainement des expositions touchant à d'autres domaines graphiques. D'autant que - de plus en plus - les frontières apparaissent mouvantes entre les différents univers du dessin. Coco ou Catherine Meurisse sont des dessinatrices de presse qui réalisent de la bande dessinée. Pareil pour Chappatte. Beaucoup de dessinateurs de BD sont également illustrateurs, et la réciproque est vraie. Ce sont des mondes qui s'interpénètrent.

Impatient d'investir les lieux?

Personnellement, j'aurais envie d'ouvrir l'année prochaine. Mais il y a des budgets à voter et une rénovation doit être effectuée. Tout cela va prendre du temps. Ce genre de projets s'envisage sur le long terme. De 2022, comme articulé initialement, on est passé à 2023, puis 2024. Et finalement 2025.

Qui dirigera cette nouvelle institution?

Plusieurs noms circulent, mais on ne peut pas encore les révéler. Pour le moment, des discussions formelles se poursuivent en interne. Il existe un protocole à suivre, une mise au concours à effectuer. Je pense qu'il est important que ce musée soit ouvert vers le grand public. Il faut que ce soit quelqu'un qui ait de l'expérience dans ce domaine.





Vingt plasticiens mettent leur art

Le premier cru d'Art au centre Genève investit des devantures vides pour offrir un parc

Irène Languin Texte
Melisa Ozkul Illustration

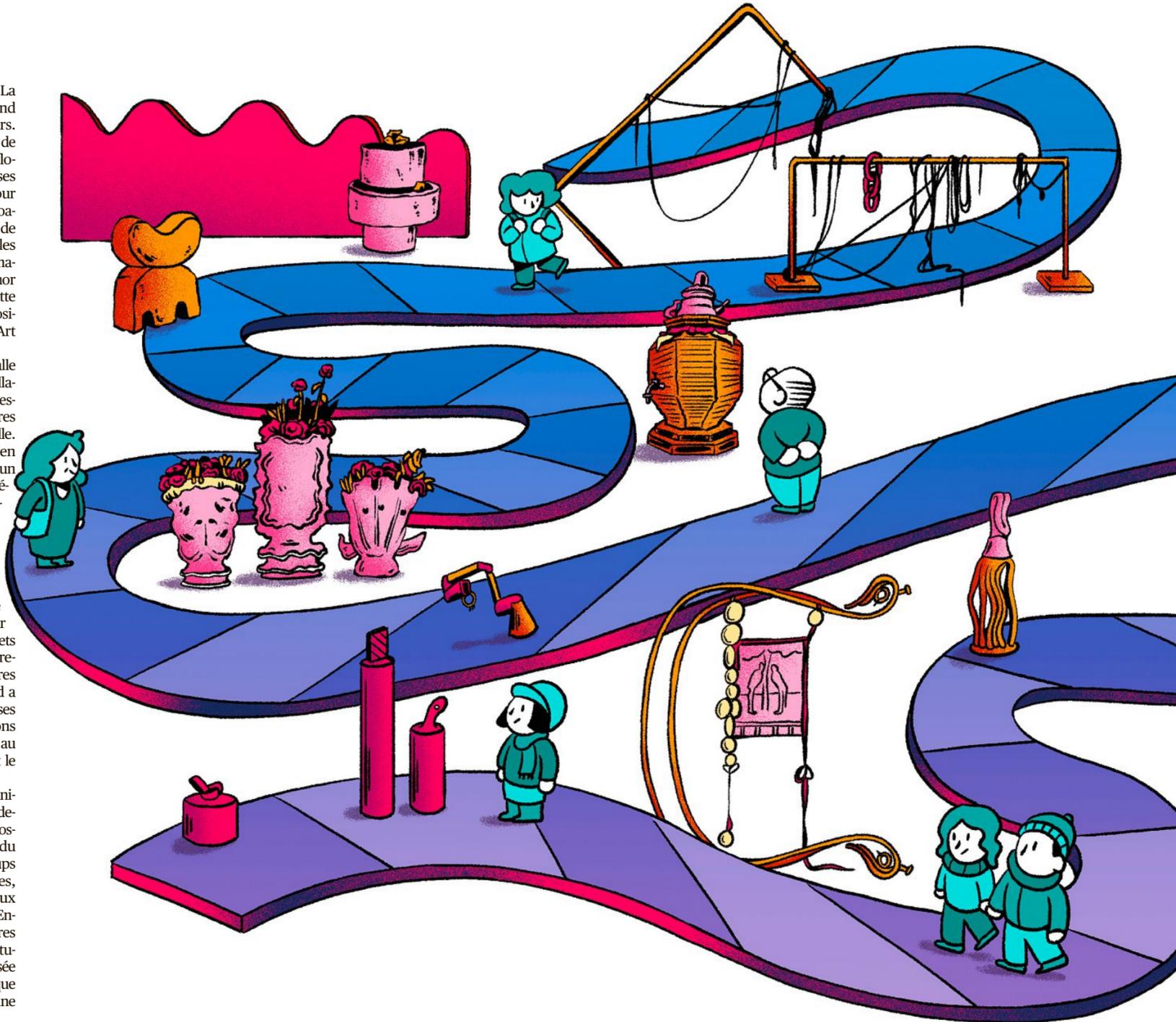
Chez Père et fils, derrière La Poste du Mont-Blanc, on vend des costumes aux messieurs. Mais depuis le 25 novembre, de pimpantes compositions florales ont remplacé cravates et chemises dans l'une des vitrines de la boutique pour hommes. Piqués dans de la mousse vert oasis, les gracieux bouquets surgissent de vases en porcelaine immaculée dont les contours évoquent une curieuse flore marine. Conçue par la Belge Sophie Langhor en collaboration avec Nebbia Studio, cette poétique installation est l'une des propositions offertes par la première édition d'Art au centre Genève.

Mitonnée par l'espace d'exposition Halle Nord, la manifestation réunit une constellation de dix curateurs et vingt plasticiens, lesquels ont été conviés à investir devantures et arcades inoccupées au cœur de la ville. Elle invite le public à flâner d'œuvre en œuvre, de jour comme de nuit, au gré d'un parcours urbain permettant de s'imprégner de la vitalité de la création contemporaine locale.

Aux dimensions de la cité

Développée par Carole Rigaut, directrice de Halle Nord, et l'artiste genevoise Alexandra Nurock, l'idée est née à la suite de l'annonce, il y a un an, du soutien par la Confédération et les cantons des projets de transformation soumis par les entreprises culturelles. «Durant les fermetures successives en 2020 et 2021, Halle Nord a continué à présenter des artistes dans ses vitrines, expliquent-elles. Nous voulions poursuivre ce qui avait été mis en place au plus dur de la pandémie, en déployant le concept aux dimensions de la cité.»

Une fois leur dossier accepté, les organisatrices se sont donc mises en quête de devantures vides. «Il a fallu sérieusement prospecter, compiler le site du Registre du commerce, effectuer de nombreux coups de fil aux régies et aux propriétaires, s'amuser-elles. D'ailleurs, de nouveaux lieux viennent encore de se manifester». Ensuite, le duo a demandé à dix commissaires d'exposition, venus aussi bien de l'institution - tel David Lemaire, à la tête du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds - que de la scène indépendante - comme le jeune



Trois représentations historiques

À 96 ans, Peter Brook livre pieds nus sa plus pure version de «La Tempête»

Pour un vaste continent de la planète théâtre, Peter Brook est à la mise en scène ce que William Shakespeare est au texte dramatique: rien moins qu'un génie. Ces 1^{er}, 2 et 3 décembre, le plateau du Forum Meyrin a donné au public une nouvelle chance de s'en éblouir, en accueillant son «Tempest Project», né d'un workshop conduit l'an passé en son fief des Bouffes du Nord parisiennes. Mais issu aussi d'une recherche antérieure, à vrai dire permanente, puisque le créateur britannique revisite «La Tempête» de son mentor depuis... 1957. Quatre ascensions d'un même sommet au sein d'une seule longue carrière. Adaptée avec sa complice Marie-Hélène Estienne de la fameuse traduction française par Jean-Claude Carrière, cette dernière salve ramasse à l'essentiel ce qui fut également la dernière pièce du maître élisabéthain. D'où cette aura crépusculaire que diffusent les œuvres tardives toutes disciplines artistiques confondues d'un Titien,



d'un Bach ou d'un Hugo. Sur scène, le strict nécessaire: deux bancs tenant lieu de coulisses, deux projecteurs, quelques morceaux de bois ou de tissu épars pour donner une géographie à l'île. Un bâton suffit à figurer la houle maritime, avec un bateau rudimentaire tenu loin derrière pour suggérer le naufrage. Lumières aidant, une tige de bambou en équilibre sur un crâne résume la grâce de l'amour naissant. Les six extraordinaires acteurs vont pieds nus au son d'une mélodie de sirène: Sylvain Levitte, qui cumule les rôles apparemment contraires de Caliban et Ferdinand, n'a pour les distinguer qu'un bandeau à serrer sur sa tête et une couverture dont s'envelopper. Les accents étrangers de la pâle Paula Luna en Miranda, des jumeaux Fabio et Luca Maniglio en ivrognes bouffons, du prodige Alex Lawther en aérien Ariel, et du magistral Ery Nzaramba en sage Prospero ne font qu'intensifier le sens de leur parole. Prospero l'intellectuel, le très docte,

l'orateur. Qui exerce à la suite de William Shakespeare et Peter Brook une vengeance progressivement muée en pardon. Qui, par son savoir allié à la magie du théâtre, prouve la relativité des rôles et des pôles: le dominant ne se soumet-il à aucun fer? Le dominé ne goûte-t-il à aucun pouvoir? Les hommes ne forment-ils pas une ronde tour à tour d'usurpateurs et d'usurpés? Enfin, le «mauvais coup du sort» ne finit-il pas par s'avérer une «bénédiction»? Personnage, auteur et orchestrateur le savent: «Les tours coiffées de nuages, les palais somptueux, les temples solennels, le vaste globe même, Oui, et tous ceux qui en héritent, se dissoudront. Et, comme ce spectacle sans substance évanouit, Ne laisseront pas une vapeur derrière.» Et pourtant. Peter Brook, dans sa folie de nonagénaire, parvient à condenser l'infime trace de vapeur. Et nous illumine ce faisant.
Katia Berger Texte
Elisa Salmima Illustration



en vitrine

ours d'expositions à travers la ville.

collectif genevois LIMBO ou les Éditions Ripopée -, de choisir chacun deux plasticiens.

Carte blanche a été confiée à ces derniers pour s'emparer d'une vitrine. «On souhaitait impliquer le plus de monde possible autour de la création de quelque chose», souligne le duo qui coordonne Art au Centre. Car la crise sanitaire ayant fragilisé financièrement le milieu, il lui paraissait essentiel de soutenir les artistes visuels et les différents corps de métiers avec lesquels ils travaillent en symbiose.

Des Pâquis aux Acacias, en passant par Plainpalais, on peut ainsi aller à la rencontre d'univers esthétiques très divers. Le Neuchâtelois Alain Rufener, par exemple, a accroché des panneaux de Sagex creusé de lignes horizontales aux fenêtres de Halle Nord, visibles depuis le quai Turretini; derrière ces persiennes en polystyrène, un jeu de lumière donne à penser qu'une mystérieuse activité se déroule à l'ombre du store.

Courbes rondes et peau bleue

C'est dans la devanture du Splendid, mythique cinéma pour adultes de la place De-Grenus, qu'Oélia Gouret propose ses vidéos, tandis que Giulia Essayad s'est approprié les emplacements publicitaires qui ponctuent la façade du Musée Rath. L'artiste basée à Genève y décline plusieurs autoportraits où elle figure allongée et nue, courbes rondes et peau bleue. Dans la Galerie des Bergues, Jessy Razafimandimby a organisé draps, tableaux et objets en un dispositif domestique singulier; une installation qui fait un contrepoint vaporeux à la composition architecturale très dessinée que Pauline Cordier propose quelques arcades plus loin.

Afin de compléter la distribution de ce projet éminemment collectif, Carole Rigaut et Alexandra Nurock ont sollicité deux photographes, des rédacteurs ainsi que l'artiste sonore Jonathan Frigeri, qui a réalisé une série de podcasts avec le concours des plasticiens. Cinq médiateurs ont aussi concocté des visites guidées les week-ends autour de différentes thématiques. Accessibles à tout âge et à tout niveau de connaissance, ces balades permettent de jeter de nouveaux ponts entre grand public et art contemporain.

Jusqu'au 28 février 2022.
www.artaucentregeneve.ch

Musique «ambient»

Comment Brian Eno a contaminé le cinéma

Vibration, écho, pulsation. On croirait entendre une sirène plongée sous la terre, un sonar sous-marin mangé de parasites. Série phare de ces dernières années, «Chernobyl» impose dès l'entame de son générique un climat d'apocalypse radioactive. Signé Hildur Gudnadottir, nouvelle référence de la musique de film. Un génie des sons, venu du violoncelle pour imposer son style à la fois spectrale et onirique dans le monde du cinéma. Compositrice islandaise au faite des dernières tendances, Hildur Gudnadottir, toutefois, s'inscrit dans la longue et sinueuse histoire de l'*ambient*, terme lancé par Brian Eno il y a quarante ans, qui lui-même s'inspire de Debussy, Satie, Glass et on en passe.

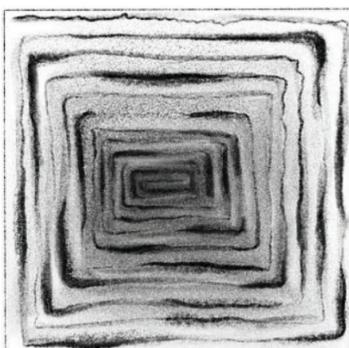
Alors, les cordes profondes de «Joker», toujours Hildur Gudnadottir. Comme les langueurs d'«Arrival», par feu Johann Johannsson, et les chœurs bourdonnant d'Hans Zimmer pour «Dune». Pléthore de séries, bien sûr, «Dark», «Squid Game», «Mindhunter», «The Crown»... La liste n'en finit plus des fictions cinématographiques qui, au XXI^e siècle, se nourrissent de l'*ambient*. Ce qui constituait une musique de niche hier façonne désormais l'imaginaire collectif de notre époque.

Ce qui caractérise le style? L'usage des machines - échantillons, boucles - avec un goût marqué pour les sons de l'environnement, industriel, naturel. Mais cela n'explique pas tout. En effet, le genre se joue aussi bien sur un piano qu'avec la voix. L'*ambient* ne serait point tant une affaire de technique que d'état d'esprit. Ainsi que le raconte Jean-Yves Leloup dans un ouvrage aussi érudit que brillamment rédigé, paru cet automne aux Éditions Le mot et le reste: «Ambient music: avant-gardes, new age, chill-out & cinéma».

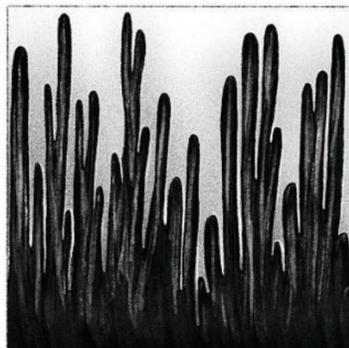
Y décèle-t-on «une manière de saisir le monde, de l'interpréter, de l'interroger»? Plus intrigant, il y aurait là l'expression d'une «volonté de pause, d'évasion, de sérénité, voire de réclusion face aux bouleversements du monde». La réclusion, voilà autre chose. Cette musique se ferait donc l'écho de nos obsessions individualistes. C'est un début d'explication. En fait de contamination, l'entier du paysage de la pop culture a désormais adopté les couleurs édictées jadis par Brian Eno, ses manières éthérées, ou planantes, ses rythmes lents, ou son absence de rythme, ses sonorités parfois douces - musique thérapeutique pour certains - ou violentes



An Ending



Like I Was A Spectator



Decline And Fall

Partitions graphiques inspirées de trois compositions de Brian Eno, la plus fameuse, «An Ending (Ascent)», réalisée avec Daniel Lanois et Roger Eno, 1983, «Like I Was A Spectator», 1989, et «Decline And Fall», 2018.

- idéal pour coller à la dramaturgie du cinéma. Un livre entier pour l'expliquer n'est pas de trop. Et l'on se régale de l'histoire, avant de picorer dans les nombreuses fiches développées par l'auteur pour présenter tel album ou bande originale incontournable.

«L'ambient, poursuit Jean-Yves Leloup, se caractérise par une structure non téléologique, c'est-à-dire sans finalité, provoquant une perception diluée du temps.» Peu de notes mais des nappes, pas de leitmotiv mais des boucles progressant lentement vers une catharsis inatteignable. C'est le bourdon, le drone en anglais. Ce sont des ambiances volontiers sombres, héritières du sous-genre *dark ambient*. Le cinéma policier, la science-fiction, le fantastique s'en repaissent abondamment. Cette mode-là est nouvelle, indique Jean-Yves Leloup. Pourtant, l'idée reste ancienne. Ainsi, Tangerine Dream, Vangelis, John Carpenter mettaient-ils déjà de l'ambient dans les films des années 70. Ainsi, Édouard Artemiev pour «Stalker» d'Andrei Tarkovski, Giorgio Moroder pour «La féline» de Paul Schrader, Popol Vuh pour «Aguirre, la colère de Dieu» de Werner Herzog.

On rejoint ici le *sound designing*, qui réclame une musique s'intégrant dans le feuilletage de plus en plus complexe des bandes-son, aiguillant la perception du spectateur tout en le relaxant. Il faudrait connaître l'effet des fréquences sur le cerveau. Les études manquent encore. L'*ambient*, tout le monde en entend, en écoute, sans nécessairement le savoir. Le «cloud rap» de PNL s'en inspire, comme la musique en ligne «lo-fi», phénomène essentiellement adolescent. Cette musique est partout, dans la pop, chez les thérapeutes (avec le *new age*, sous-genre plus souvent racoleur). Rien de tel pour travailler, se relaxer, dormir. Pourtant, ultime paradoxe, l'ambient n'a pas de star, que des utilisateurs et des fonctionnalités. Alors, on garde en tête comme une bible l'œuvre de Brian Eno, 73 ans, et sa trentaine d'enregistrements en solo (autant, voire plus en collaboration), dont l'album fondateur «Ambient 1. Music for Airports», paru en 1978, reste l'objet le plus fameux. **Fabrice Gottraux** Texte **Chloé Châtelain** Illustration

«Ambient music. Avant-gardes, new age, chill-out et cinéma» Jean-Yves Leloup, Éd. Le mot et le reste, 396 p.

Naissance d'un collectif

Un orchestre de chambre éclôt depuis la Haute École de musique

L'événement est passé presque inaperçu il y a quelques semaines. Alors que le Concours de Genève faisait défiler sur les scènes les prétendants au Premier Prix, une nouvelle formation se faufilait dans la manifestation et foulait les planches de la grande salle du Conservatoire pour accompagner un ancien lauréat de la compétition, le clarinettiste Kevin Spagnolo. Avec les quelques pièces de klezmer, de Bartók et de Beethoven mises à l'affiche, on assistait alors à une éclipse marquante, celle de l'Orchestre de chambre de la Haute École de musique. On pourrait se demander de quoi sont faits les plans du dernier venu, dans un paysage, celui de la musique classique à Genève, qui ne manque ni de formations ni d'offres abondantes pour les mélomanes. Pour le responsable du Département des instruments d'orchestre au sein de la HEM, Patrick Lehmann, à qui on doit l'aboutissement du projet, il n'est pas question de concurrencer les acteurs présents

sur le territoire. Les finalités de l'opération sont ailleurs. «Il s'agit tout d'abord de donner l'occasion aux étudiants de travailler de manière affinée et approfondie le répertoire pour ensembles réduits, note le pédagogue. Et cela durant une période prolongée, pouvant aller jusqu'à quatre ans, selon les envies des musiciens.» L'attention est donc braquée sur le perfectionnement du bagage des jeunes musiciens. Un travail fin que mèneront quatre professeurs de la HEM appelés à jouer aux côtés des étudiants, chacun recouvrant le poste de chef de pupitre et de coach. Du côté de la direction d'orchestre, l'école a décidé qu'il valait mieux ne pas confier le poste à un chef permanent mais inviter plusieurs figures durant la saison. Un choix qui permettra de mettre les membres de l'orchestre face à des approches artistiques et à des sensibilités variées. Mais qui sont les vingt-quatre pupitres retenus pour la nouvelle en-



tité? «Ils sont représentatifs du corps étudiant qui fréquente la HEM, précise Patrick Lehmann. Ils viennent du monde entier et ils ont entre 18 et 26 ans.» Tous ont été retenus après être passés par un processus d'écrémage similaire aux sélections pratiquées par les orchestres professionnels. «Chacun a dû rédiger une lettre de motivation et y adjoindre un CV avant de passer une audition avec l'instrument. Ce cheminement participe lui aussi de la formation, il accompagne des étudiants souvent tenaillés par l'incertitude qui survient à la fin du parcours académique, lorsqu'on n'a pas nécessairement de débouchés précis à l'horizon.» Alors oui, cet orchestre constitue une nouvelle vitrine pour un pôle pédagogique en plein essor. Mais il offre surtout des rendez-vous musicaux à travers lesquels acquérir de l'expérience. Ce dont on manque, précisément, lorsqu'on quitte une école. **Rocco Zacheo** Texte **Léonie Courbat** Illustration



Grâce à un **test ADN**, une Genevoise retrouve l'identité de son géniteur

Issue d'un don de sperme anonyme en 1980, Vanessa raconte comment elle a pu, par le biais d'un test ADN et de données sur internet, découvrir l'une de ses branches généalogiques.

Marianne Grosjean Texte
Théo Ducommun Illustration

Une récente votation sur le mariage pour tous a remis la question du don de sperme au centre des interrogations. Comment vit-on le fait d'être issu d'un donneur? La «Tribune de Genève» a pu rencontrer un témoin, Vanessa, et recueillir son témoignage: «Il y a trois personnes qui ont contribué à ma venue sur terre. Ma mère, mon père et mon donneur. C'est une jolie histoire, je trouve!» Notre interlocutrice, née en 1980, est cofondatrice du site internet «Sur terre via donneur», qui vise à mettre en lien les personnes nées par ce moyen. Le plus difficile pour elle a été le secret de famille autour de sa conception, ainsi que l'anonymat du donneur, qui était la règle jusqu'en 2001.

Vanessa a découvert ses origines sur le tard. Elle raconte son incroyable époque. «Il y a deux ans, j'ai regardé l'émission «Le monde en face» sur France 5 qui s'intitulait «ADN quête des origines». Elle faisait le portrait de personnes nées d'un adultère, abandonnées à la naissance ou encore issues d'un don de sperme. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai été fascinée par ce documentaire que j'ai partagé avec tout le monde, y compris mes parents. J'ai aussi annoncé que je voulais m'acheter un de ces tests ADN commerciaux, qui permet d'obtenir toutes sortes d'informations, sur ses origines ethniques notamment. Avec ma sœur aînée Tanya, on a même proposé d'en offrir un à mon père pour son anniversaire!»

«Mon père était tout penaud»

Après cette proposition, ses parents convient Vanessa, son frère jumeau et leur grande sœur, sans leur conjoint et enfants respectifs. Ils leur révèlent que pour les concevoir, ils s'étaient rendus à l'époque dans une clinique spécialisée, la Frauenklinik de Berne, et avaient bénéficié de deux dons de sperme en raison de la stérilité de leur père. «Nous étions vraiment surpris, se souvient Vanessa, même si, à bien y réfléchir, ils nous avaient toujours dit qu'ils avaient mis sept ans à avoir ma grande sœur... C'était un moment très touchant, mon père était tout penaud, il avait une petite larme à l'œil. On ne l'a aimé que davantage! C'est lui notre papa, rien ne change à nos yeux.»

Comment expliquer que ce secret de famille ait été gardé si longtemps? «À l'époque, soit à la fin des années 70, début 80, le corps médical conseillait aux parents de ne jamais révéler la vérité à leurs enfants.» La quête des origines commence alors pour Vanessa et sa grande sœur Tanya. Elles commandent sur internet un kit salivaire à faire soi-même et à envoyer dans un laboratoire affilié à l'étranger. «Selon les marques, le coût de ces tests varie entre 60 et 200 francs. Une fois le résultat connu, on peut inscrire ses données sur le site internet développé par la marque et regarder si on partage un pourcentage d'ADN avec quelqu'un qui aurait également fait ce test.»

Une première surprise attend Vanessa et Tanya, qui avaient appris lors de la conversation avec leurs parents qu'elles étaient techniquement demi-sœurs, puisque issues de deux donneurs diffé-

rents: «Le taux de parenté entre nous, qui devait être de 25% en toute logique (et de 50% pour des vraies sœurs), montait à 34%. Tanya a été la première à soupçonner un lien de parenté entre nos donneurs.» L'apparition quelques mois plus tard de deux demi-frères biolo-

giques de Vanessa également cousins de Tanya et conçus par don confirme que les géniteurs sont bien des frères. La quête se poursuit.

Sur un site anglophone, une dame âgée vivant aux États-Unis présente 4% d'ADN commun avec Vanessa, dont elle

partage un ancêtre commun. Le fils de cette dame, passionné par l'histoire de la branche suisse de sa famille, livre aux deux sœurs son arbre généalogique. «Il a fallu procéder par élimination pour savoir à quel côté, paternel ou maternel de la dame américaine, nous étions reliées, afin de pouvoir ainsi descendre dans la branche et trouver nos géniteurs. Sans être totalement sûres de nous, nous avons contacté et convaincu un autre monsieur de 86 ans de faire un test ADN. Il s'est avéré être le cousin germain de mon grand-père inconnu. Il restait à faire le tour de toutes les descendances pour éliminer les options. On avait quelques critères: on savait par exemple que la famille devait comprendre au moins deux frères âgés de 20 à 40 ans à l'époque de notre conception.» Les sœurs finissent par identifier le couple de grands-parents desquels elles des-

centent, ainsi que le nom de famille probable des donneurs. Deux des trois frères seraient potentiellement être concernés.

Lettre au donneur

En février de cette année, Vanessa et sa sœur contactent le fils de l'un des trois frères par le biais de la messagerie de son site internet, en lui exposant leur démarche. «Il a interrogé ses oncles et nous a écrit que l'un avait dit non et que l'autre ne lui avait pas répondu. Or, nous savions que celui qui n'avait pas répondu avait fait des études de médecine à Berne à l'époque, et que les étudiants en médecine avaient souvent figuré parmi les premiers donneurs.» Quelques mois plus tard, après une autre concordance ADN sur la plateforme qui pointait encore une fois en direction des deux frères Suisses allemands, les sœurs rédigent une lettre à l'attention de l'oncle qui avait répondu à son neveu qu'il n'était pas donneur. «C'était un peu culotté, mais nous avons précisé que nous ne cherchions pas un autre père, encore moins un héritage (ndlr: ce que la loi suisse exclut), que nous allions respecter sa discrétion, mais que nous avions vraiment envie de découvrir la dernière pièce du puzzle concernant notre identité.»

Une stratégie gagnante, puisque l'homme leur répond dès le lendemain, en leur disant qu'il sentait bien qu'elles n'allaient pas «lâcher le morceau», à l'instar de «chiens de chasse ayant flairé la piste du renard». Oui, il avait bel et bien donné son sperme régulièrement à côté de ses études jusqu'en 1980, tandis que son frère - celui qui n'avait pas répondu à son neveu - avait continué un peu plus longtemps. «A priori, il s'agissait du donneur de ma sœur, née en 1979, car la Frauenklinik assurait n'utiliser quasi que du sperme frais et non congelé», en a déduit Vanessa. N'ayant pas eu d'enfant par la suite, le donneur présumé a été heureux de rencontrer ses «filles» cet été. Un tout récent test de paternité positif effectué dans un laboratoire lausannois confirme la filiation.

«Le donneur de ma sœur nous a dit qu'il allait en parler à toute sa famille. Nous verrons bien si c'est le cas, et aussi si ce «coming out» poussera son frère à nous rencontrer.» Et si ce frère, soit le donneur présumé de Vanessa, refuse? «Ce n'est pas grave, j'ai déjà l'impression d'avoir fini ma quête. Je me sens plus complète, plus ancrée, d'avoir découvert comment j'ai été conçue et d'où je viens. Même si ce qui est crucial est de grandir dans un environnement équilibré et aimant - ce qui a été mon cas -, je crois qu'il est important de savoir d'où l'on vient pour construire son identité.»

L'importance de savoir d'où l'on vient, donc génétiquement d'un homme et d'une femme, c'est aussi l'argument de milieux récemment opposés au Mariage pour tous lors de la votation, qui ouvrait la voie au don de sperme pour les couples lesbiens. Partage-t-elle leur point de vue? «Non. Je suis favorable au don de sperme quel que soit le modèle du couple. Je suis en revanche opposée à l'anonymat du donneur et au secret de famille qui l'entoure. Or dans un couple lesbien, l'explication sur les origines intervient de facto très tôt: on ne peut pas être tenté par le secret, comme dans les familles hétérosexuelles, qui peuvent faire passer le papa pour le géniteur.»

Historique du don de sperme en Suisse

1974 Autorisation du don de sperme pour les couples mariés hétérosexuels infertiles. Technique d'insémination artificielle, directement sur le col de l'utérus de la femme. Les donneurs sont toujours anonymes.

1985 Naissance du premier bébé issu d'une fécondation in vitro (FIV) en Suisse.

2001 Abolition de l'anonymat pour

les donneurs. L'effet est rétroactif: un enfant majeur issu d'un don né avant 2001 a le droit d'obtenir les informations sur son donneur.

2021 Autorisation du mariage pour les couples homosexuels et du don de sperme - avec l'identité du donneur destinée au futur enfant majeur - pour les couples lesbiens. Le don d'ovocytes reste interdit en Suisse. **MGR**



Rebecca Mosimann Texte
Arielle Kling Illustration

Gingivite, douleurs articulaires liées à l'âge ou constipation aiguë sont autant de pathologies que Walter Villiger, vétérinaire à Monthey, soigne avec les médecines complémentaires. Et elles sont variées, que ce soit l'ostéopathie, l'acupuncture, la phytothérapie ou encore l'homéopathie. «La meilleure? C'est celle qui fonctionne, plaisante-t-il. Et cela dépend de chacun. La demande est la même que l'on soit un humain ou un animal. La différence est que le premier parle et que pour le deuxième, on doit observer son comportement.»

Le vétérinaire a réuni dans un ouvrage grand public «Guide pratique de médecine vétérinaire énergétique» une série de remèdes et de cas cliniques pour «informer et répondre à ceux qui souhaitent avoir une petite pharmacie sous la main, même si celle-là ne remplace bien évidemment pas l'avis d'un professionnel», précise-t-il.

«L'approche naturelle est particulièrement efficace dans le cas des maladies chroniques, comme les bronchites, cystites ou toutes sortes de problèmes inflammatoires. Elle prend plus de temps car elle vise à rétablir un équilibre, à améliorer la qualité de vie en réduisant les crises.»

Walter Villiger Vétérinaire

Vétérinaire depuis trente-deux ans, Walter Villiger s'est formé à l'ostéopathie depuis 2007 puis aux autres thérapies naturelles à l'heure où elles n'étaient pas encore très développées en Suisse. Aujourd'hui, son cabinet ne désemplit pas et la demande est forte. «Je reste un médecin avec un devoir de diagnostic clinique, je pratique des radios, des échographies, et j'ai recours à l'alopathie lors de maladies aiguës, de type traumatisme ou infection sévère, qui exigent un résultat rapide. L'approche naturelle est particulièrement efficace dans le cas des maladies chroniques, comme les bronchites, cystites ou toutes sortes de problèmes inflammatoires. Elle prend plus de temps car elle vise à rétablir un équilibre, à améliorer la qualité de vie en réduisant les crises.»

La demande du public se reflète aussi dans l'offre pharmaceutique, toujours

Comme les humains, chiens et chats ont aussi leur **ostéopathe**

Les médecines complémentaires séduisent toujours plus les propriétaires d'animaux. Un vétérinaire les détaille dans un ouvrage grand public.

plus abondante dans la gamme de phytothérapie pour animaux. Par exemple, les élixirs floraux, comme les fleurs de Bach, connues pour leur célèbre «Rescue» utilisé contre le stress, déclinent aussi leurs produits contre l'anxiété et les phobies des chiens et chats.

«Je travaille régulièrement avec les élixirs pour les animaux malpropres ou ceux qui ont de la peine à être acceptés par les autres congénères», confirme le

vétérinaire. À côté des thérapies manuelles comme l'ostéopathie et l'acupuncture, toujours très plébiscitée, il observe un intérêt grandissant pour la bio-résonance, «notamment pour soigner les allergies alimentaires» mais aussi la kinésiologie «pour les problèmes émotionnels». «Les humains appliquent à leurs animaux des thérapies qu'ils ont testées et qui fonctionnent pour eux», dit-il pour expliquer cet engouement

grandissant des propriétaires d'animaux.

Une tendance que confirme également Mireille Piguet, vétérinaire ostéopathe et présidente de l'association Paravet qui réunit les praticiens de médecine complémentaire. Selon elle, l'ostéopathie reste en tête des demandes tandis que l'acupuncture progresse tout comme la physiothérapie. Cette dernière est «toujours plus recherchée car

un grand nombre de vétérinaires se spécialisent en chirurgie - orthopédique notamment - et que, à l'instar de la médecine humaine, les résultats d'une opération dépendent également du soin apporté pendant la période de convalescence. De plus, beaucoup de chiens font du sport, entre autres pour la police ou la recherche de victimes d'avalanche et dans ce cadre, la préparation du corps devient de plus en plus pointue.»

Des plantes pour soulager quatre maladies courantes

La cystite chronique chez le chat: «Elle est souvent provoquée par le stress et une alimentation sèche. L'urine, alors trop concentrée en cristaux, crée une irritation des voies urinaires qui provoque une douleur et celle-ci peut devenir chronique», détaille le vétérinaire Walter Villiger. Il est donc conseillé de «passer à une alimentation plus humide. Pour lutter contre le stress, je recommande en phytothérapie la passiflore, le boulot pour renforcer la vessie, le calendula ou encore l'airelle rouge pour leurs vertus calmantes.»

L'asthme chez le chat: «Il se développe en particulier chez les chats d'intérieur et peut être provoqué par ce qu'il inhale, que ce soit des parfums d'ambiance, la cigarette ou des bougies. Il faut commencer par éliminer toutes ces sources d'odeurs. En phytothérapie, le plantain et la nigelle ont des fonctions



antihistaminiques. Du côté de l'homéopathie, le poumon histamine est également efficace.»

La diarrhée chronique chez le chien: «Elle a plusieurs origines, que ce soit des parasites, une intolérance à un aliment ou encore une maladie inflammatoire inconnue. L'argile verte diluée dans l'eau ou les probiotiques montrent de bons

résultats. Je recommande en homéopathie le carbo vegetalis et en phytothérapie le calendula pour son action anti-inflammatoire.»

L'arthrose du chien: «Que ce soit pour un animal âgé ou accidenté, je prescris volontiers en phytothérapie la prêle des champs qui est un excellent drainage pour les articulations, ou encore le saule qui n'est autre que de

l'aspirine naturelle. Il existe aussi des compléments alimentaires à base de glucosamines, de l'extrait de moule verte, qui agit au niveau des tendons et ligaments, ainsi que la chondroïtine qui renforce le cartilage.»

Toutes ces prescriptions ainsi que les dosages varient d'un cas à l'autre et doivent être administrées par un spécialiste. **RMO**

Formation renforcée

Dans sa pratique, Mireille Piguet observe que pour un grand nombre de propriétaires, «aller chez l'ostéopathe avec son animal en contrôle annuel, devient totalement normal, même s'il ne montre pas de signe de pathologie: on parle ici de prévention.»

Depuis une dizaine d'années, la reconnaissance des thérapies alternatives s'est particulièrement renforcée. «Pendant les études de médecine vétérinaire, quelques cours d'introduction sont donnés aux étudiants intéressés, pour qu'ils se fassent une idée des autres possibilités qui existent en dehors de l'alopathie. Mais les vraies formations se font en post-grade.»

Un sous-groupe de la Société des Vétérinaires Suisse réunissant les praticiens de médecine complémentaire supervise et valide les certificats des spécialistes. Preuve que la pratique se généralise, sur les 3000 vétérinaires suisses, Mireille Piguet estime à 400 le nombre ayant recours à d'autres approches que l'alopathie.



Walter Villiger
«Guide pratique de médecine vétérinaire énergétique»
Éd. Favre, 158 p.
www.paravet.ch

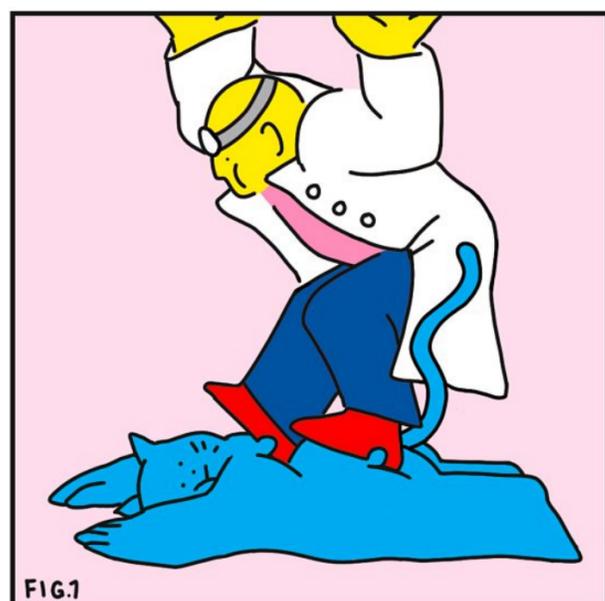


FIG.1

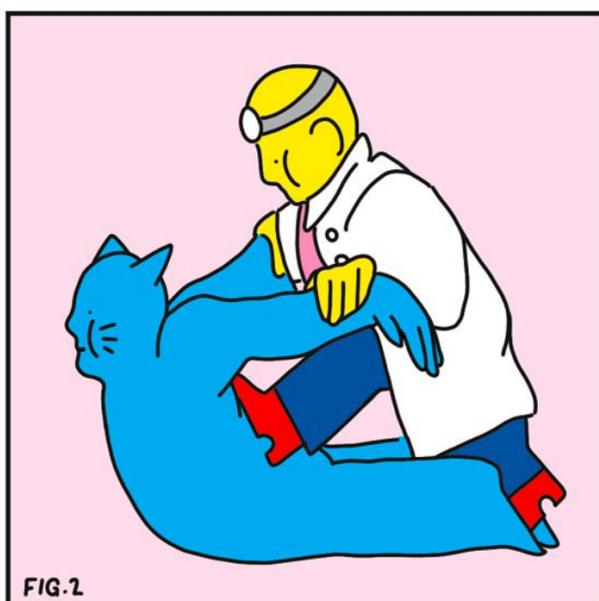


FIG.2

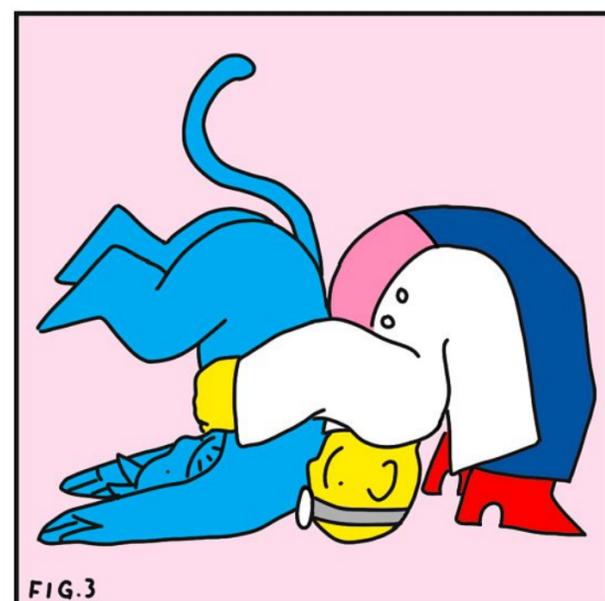


FIG.3